

Des exclamations et des rugissements

Suzanne Jacob, *Ah...!*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1996, 180 p., 19,95 \$.

Gabrielle Gourdeau, *L'âge dur*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996, 224 p., 24,95 \$.

Michel Lord

Numéro 85, printemps 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39065ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1997). Compte rendu de [Des exclamations et des rugissements / Suzanne Jacob, *Ah...!*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1996, 180 p., 19,95 \$. / Gabrielle Gourdeau, *L'âge dur*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996, 224 p., 24,95 \$.] *Lettres québécoises*, (85), 27–28.

Suzanne Jacob, *Ab...!*, Montréal, Boréal, collection « Papiers collés », 1996, 180 p., 19,95 \$.
Gabrielle Gourdeau, *L'âge dur*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 1996, 224 p., 24,95 \$.

Des exclamations et des rugissements

L'écriture novellière de Suzanne Jacob est aux antipodes de celle de Gabrielle Gourdeau, mais toutes deux parlent de combat et de survie.

NOUVELLE
Michel Lord



UN DÉTAIL D'ABORD M'A ÉTONNÉ : dans *Le Boréal Express*. *Bulletin d'information des Éditions du Boréal* (automne 1996), l'éditeur parle du recueil de Suzanne Jacob, *Ab...!*, comme de « nouvelles » (p. 5), mais ne reprend pas le terme générique ni sur la page couverture ni en page de titre, publiant au surplus le recueil de « textes » dans la collection « Papiers collés », où ne figurent que des essais. Ma remarque ne vise pas à en faire le reproche à l'éditeur, mais au contraire me permet de revenir sur l'une de mes hypothèses de travail depuis quelques années : la nouvelle a de plus en plus à voir avec un certain type d'essai, car le discours narratif bref se fait de plus en plus réflexion — souvent lyrique — sur le monde, ses problèmes, ses bonheurs et ses malheurs. À ce titre, le dernier recueil de « nouvelles » de Jacob est exemplaire.

L'auteure n'est pas nouvelle, si je puis dire, dans le domaine, puisqu'elle a déjà publié deux autres recueils : *La survie*, en 1979, au Biocreux (une maison fondée par Jacob) et réédité en 1988 dans la collection « BQ », et *Les aventures de Pomme Douly*, chez Boréal en 1988. Il est encore étonnant de constater que l'éditeur en quatrième de couverture définit Jacob comme « romancière [...] poète [...] et chanteuse », en faisant complètement abstraction de sa pratique de la nouvelle. Je n'entamerai pas la plainte usée de la nouvelle comme genre bafoué, ignoré, mais noterai simplement que l'on sort ou que l'on cache l'appellation comme s'il s'agissait d'une réalité magique appelée à apparaître et à disparaître comme le lapin du chapeau. Cela demeure sans doute lié au fait que la nouvelle redevient de plus en plus une forme libre.

Des essais-fictions tout en finesse

Mais que dire de ce recueil au titre exclamatif ? À tout prendre, beaucoup de bien. Jacob y a rassemblé une quarantaine de courts textes de type nouvelle-essai, d'abord publiés dans *La Gazette des femmes* en

1981 et en 1991, des réflexions sans doute en partie autobiographiques — car une narratrice nommée Suzanne et qui se dit chanteuse (« [...] je chantais sur une scène à Montréal [...] », p. 15) et écrivaine (« [...] j'écris des livres [...] », p. 33) apparaît souvent —, et en partie fictives, du moins narrativisées. Car ces « textes » contiennent tous une histoire — ou du moins un fragment d'histoire — et prennent donc pour une bonne part la forme d'un récit où des cas sont soumis à la réflexion des personnages, tous féminins.

En les ramenant à ces simples données, j'ai l'air de réduire la portée de ces nouvelles, mais c'est qu'il est difficile de faire comprendre en quoi l'écriture de Jacob est subtile, pleine d'un humour très fin, même lorsqu'elle aborde des problèmes les plus délicats (d'un point de vue féministe, entre autres).

Dans la plupart des nouvelles le texte se termine sur l'exclamation « Ah ! », d'où le titre du recueil. On s'imagine un peu que de nombreuses questions sont discutées dans ces petits récits, qui tournent tous autour de petits (ou de grands) riens quotidiens, dont les relations hommes-femmes, toujours traitées de manière humoristique ou magnifiquement irrévérencieuse :

Mieux vaut renoncer aux hommes et rechercher la compagnie des transsexuels qui peuvent être considérés, eux, comme la forme évoluée d'un cran des curés que nos grands-mères se payaient avec la dime. (« Conseils pratiques pour une vie peu commune », p. 54)

Dans la même nouvelle, la narratrice finit par avouer ceci dans la finale :

Cela dit, le fond de ma pensée, c'est que le choix à faire, c'est le choix du bonheur. Le bonheur n'a pas vraiment le temps de s'embourber dans des explications. [...] Une fois qu'on est devenue aigrie et bête, il n'y a plus rien à expliquer non plus. Alors ? Ah !... (« Conseils pratiques... », p. 56)

Suzanne Jacob



Ah...!

Boréal

Suzanne
Jacob

La manière de Jacob se trouve concentrée dans cette dernière remarque de la narratrice qui, entre le bonheur et le malheur, promène un regard somme toute serein sur le monde; et elle n'a pas peur des paradoxes, en fait foi cet exemple, où elle donne la parole à une femme (dont le compagnon refuse de faire le café) qui veut faire de la percussion avec des femmes :

J'ai très envie de monter un groupe de femmes. De là à dire que je suis féministe, il y a un monde, et d'abord, qu'est-ce que ça veut dire exactement, exactement, personne ne le sait plus, mais tout le monde sait que c'est quelque chose qui est agressif et frustré. (« All that jazz, simplement », p. 71)

Pourtant, à la fin de la soirée, cette même femme dit : « On est bien [...]. Et je vous le dis, je suis si bien, si bien que j'en suis féministe. All that jazz, ah !... » (« All that jazz, simplement », p. 74).

Ce troisième recueil de nouvelles de Suzanne Jacob, quelques textes moins intenses mis à part, se lit avec un plaisir qui augmente à mesure qu'on avance dans la lecture. Ce n'est pas peu.

De la nouvelle pamphlétaire

Dans *L'âge dur*, le deuxième recueil de Gabrielle Gourdeau, les choses sont légèrement plus corsées. Ceux qui se rappellent son premier recueil de nouvelles (*La ballade des tendus*, VLB, 1991) et surtout son roman, *Maria Chapdelaine ou le paradis retrouvé* (Quinze, 1992 — prix Robert-Cliche) savent que l'auteure ne craint pas la polémique. Son écriture directe et son réalisme cru m'incitent à rapprocher sa manière de celle d'Albert Laberge (c'est un hommage). De la quinzaine de nouvelles du recueil, aucune ne fait dans la dentelle ou la fantaisie. S'il y a de l'humour, il est virulent, comme dans « Le roi lire », satire en règle des concours d'orthographe de Bernard Pivot, rebaptisé ici Bernard Poivrot. Dans « L'étranger et la peste », c'est la grande bourgeoisie de la ville de Québec, celle de la rue des Braves, qui est visée et décrite comme finalement très petite.

Dans « Les cervelles d'oiseaux se gavent pour mourir » (Gourdeau adore les parodies de toutes sortes, y compris celles qui renvoient aux titres d'œuvres célèbres — « Le père Gorlot », « Les pourritures terrestres »), le ton se fait plus grincheux, les richissimes « tarés » de « Sainte-Fouâ » (p. 56) et du quartier Montcalm en prennent encore pour leur rhume, la narratrice ne mettant pas de gants blancs pour dire ce qu'elle pense de certaines catégories de gens :

Les pelleteux de nuages et refaiseurs de monde des années soixante-dix étant partis se laisser pousser la bedaine dans les condos du quartier Montcalm en écoulant bourgeoisement leur double revenu, leur exode avait résulté en un abandon relativement triste de ce qui tenait lieu de Quartier latin à Québec. (« Les cervelles d'oiseaux se gavent pour mourir », p. 57)

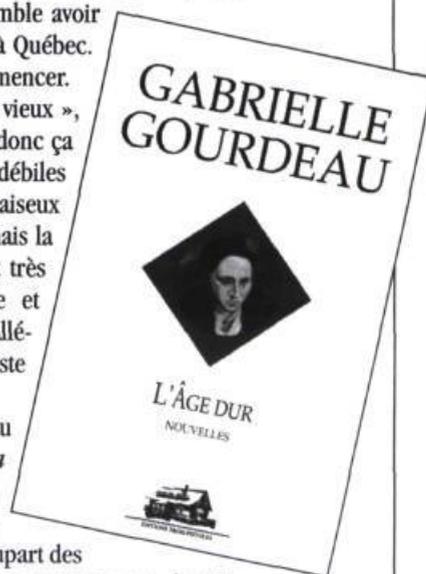
Et cela n'est dit qu'en passant, la nouvelle décrivant surtout l'histoire de Pauline DeGrandmaison, « irrémédiablement moche » (« Les cervelles d'oiseaux... », p. 56). Gourdeau semble avoir une dent contre une certaine classe de gens à Québec. Mais ce n'est pas tout. Le bal ne fait que commencer.

L'un des personnages du « Crépuscule des vieux », qui, avec raison me semble-t-il, « aimerai[t] donc ça que les comiques nous prennent pas pour des débiles profonds », se moque des « comiques niaiseux comme on en a tant au Québec » (p. 64) ; mais la nouvelle décrit (la manière de Gourdeau est très descriptive) la façon dont ce personnage et d'autres s'y prennent pour monter un char allégorique affichant le jeu de mots facile « Juste pourrir » (p. 72).

La moquerie atteint son comble au beau milieu du recueil, avec « *It don't mean a thing if you ain't got the swing...* », la nouvelle la plus longue (une trentaine de pages) et probablement la plus personnelle. Car la plupart des autres nouvelles mettent en discours des personnages depuis longtemps à la retraite, alors que celle-là décrit par le menu les circonstances d'un concours visant à combler un poste de professeure (le « e » est important) dans une université québécoise. Tous les familiers de l'endroit — le « pavillon DeKonard » (au nom à peine déformé) — vont reconnaître sans aucun problème les acteurs sous les noms fictifs, de même que les événements décrits, mais la décence m'empêche de préciser davantage de quoi il retourne. Je ne dirai que ceci : je ne connais pas Gabrielle Gourdeau, mais je devine que, sous le portrait charge (et c'est toute une charge), il doit y avoir un ressentiment absolument terrible. Ici, nous sommes plutôt loin de la manière d'Albert Laberge, et les coups volent bas. Le texte plongera sans doute les personnes visées dans un état indéfinissable, proche de la douleur. Cela n'était pas nécessaire. Pas de cette manière en tous cas.

Cela illustre bien, cependant la puissance de l'écriture novellière qui se fait ici pamphlet, donc essai virulent; pourtant je ne suis pas sûr que, en utilisant ce ton, on va arranger les choses dans la réalité, car c'est bien la réalité qui est visée sous le mince verni de la description fictive.

Ces remarques nous amènent très loin en apparence de la nouvelle comme esthétique, mais, dans le fond, pas autant qu'il y paraît. Car qu'il s'agisse de la narration-essai telle que pratiquée par Suzanne Jacob dans *Ab...!* ou de la description pamphlétaire de *L'âge dur* de Gabrielle Gourdeau, nous pouvons voir se dessiner les contours de nouvelles formes de discours narratif bref (axées avec ou sans élégance sur le combat pour la survie). La nouvelle peut servir à bien des fins et devenir une arme redoutable. Mais gare à l'effet boomerang !



MARC VEILLEUX
IMPRIMEUR INC.

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville, Qc J4B 7G4
Tél.: (514) 449-5818 • Fax: (514) 449-2140